

GEORGES VIGNE

« *Raphaël chez la Duchesse d'Urbin* », un dessin « troubadour » de la collection Magnin

Depuis 1938, date du don de la collection à l'État français, le Musée Magnin conserve un charmant dessin auquel le nom d'Ingres est associé : *Raphaël chez la duchesse d'Urbino* (Inv. 1938 DF 522). De façon bien étrange, ce dessin si bien titré n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude, et la littérature sur Ingres n'en fait guère état.

L'attribution au maître de Montauban aurait pour elle deux indices favorables. En premier lieu, le sujet raphaëlesque, bien entendu, peut susciter intérêt et curiosité. Ingres a plusieurs fois illustré de petites scènes de genre sentimentales sur la vie de son principal modèle spirituel les amours du peintre italien avec la Fornarina lui inspirèrent plusieurs versions peintes et de nombreuses répliques dessinées ; le Cardinal Bibbiena lui offrant sa nièce en mariage fit l'objet d'un précieux petit tableau commandé par la reine Caroline Murat. Il eut aussi l'intention de montrer le jeune artiste dans l'atelier du Pérugin (une étude de nu très achevée en existe à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris), et nota dans ses carnets de nombreuses anecdotes sur la vie de son illustre prédécesseur, dans le but d'étendre le nombre de tableaux à une véritable série. En second lieu, on doit justement constater que la rencontre de Raphaël et de la duchesse d'Urbino figurait effectivement parmi ceux que l'artiste avait projeté d'illustrer. Le musée de Montauban conserve d'ailleurs quelques croquis prouvant un début d'exécution, mais qui s'arrêta à une vague mise en place du sujet, au demeurant sans aucun lien iconographique avec le dessin de Dijon.

Celui-ci porte une inscription, en partie difficile à lire : « La Duchesse d'urbain reçoit Raphaël et le recommande / par une Lettre au Car [pour « Cardinal »] ; ou Cer, pour « Chevalier »] Sederissi ». Un dernier mot, hélas totalement illisible, ne permet pas de savoir s'il s'agit d'une date, du nom d'une ville ou d'une personne. Sa lecture aurait évidemment été d'une grande utilité. Il

ne s'agit pas, en tout cas et en aucune façon, de la signature d'Ingres, dont nous connaissons les différentes variantes. L'attribution au grand artiste, sans doute par Jeanne Magnin elle-même, reposait probablement sur l'iconographie raphaëlesque du dessin, le caractère ingresque de cette touchante scène troubadour et sans doute aussi ce fameux mot, qui n'est « Ingres » que si on le lit très rapidement.

Pensant qu'il vaut mieux une attribution certaine à un petit maître qu'une proposition douteuse à un grand artiste, nous considérons comme profitable de donner cette feuille à un artiste beaucoup plus vraisemblable, et nettement mieux reconnaissable qu'Ingres. Nous ne nous éloignons néanmoins pas trop du cercle artistique du maître, signe que la flatteuse attribution initiale avait au moins l'avantage de ne pas trop s'écartez de la vérité. En effet, et pour plusieurs raisons, cette feuille nous semble être de Raymond Balze (1818-1909), l'un des principaux élèves d'Ingres, et l'un de ses collaborateurs préférés. Dans l'œuvre dessiné de cet artiste, nous retrouvons assez souvent ces petits visages en forme d'olive, avec des bouches pincées comme celles de poupées chinoises (qui caractérise si bien la duchesse), cette amabilité des formes et cette facilité d'exécution qu'on trouve fréquemment dans les pages de ses carnets de croquis (dont celui que le Musée Ingres de Montauban acquit il y a quelques années à la vente Raymond Balze à Vendôme, où un portrait de femme montre les mêmes canons morphologiques). Par ailleurs, attaché par Ingres à la titanique entreprise de reproduction des Raphaël du Vatican - qui l'occupa avec son frère Paul pendant dix-sept ans dans les années 1830-1840 -, Raymond Balze resta très solidement attaché à l'univers raphaëlesque, techniquement grâce aux liens noués avec Ingres, iconographiquement par sa familiarité directe avec la vie et l'œuvre du maître d'Urbino. Son nom, aujourd'hui associé au dessin du Musée Magnin, ne surprendra donc personne.

En dehors de l'univers ingriste, les frères Balze n'ont pas laissé de grands noms. A côté des copies, et des travaux de collaboration aux propres tableaux de leur maître, leurs œuvres personnelles relèvent plus du pastiche et d'une culture étendue que d'un talent véritablement affirmé. Sans doute trop impliqués dans l'activité d'Ingres, mais aussi dans sa vie - ils furent les seuls élèves que leur professeur tutoyait -, ils oublièrent de créer pour eux-mêmes, et laissèrent leur inspiration progressivement s'assécher. Du moins eurent-ils le mérite de s'intéresser un temps à d'autres techniques qu'ils contribuèrent à faire évoluer, Paul dans le domaine de la peinture sur lave émaillée, Raymond dans le vitrail. Un dessin comme « Raphaël chez la duchesse d'Urbino », agréable et presque décoratif, ne se signale pas par une science particulière de la composition ou du détail.

Mais il constitue un ouvrage très agréable, et plutôt rare dans les musées où, en dehors des collections ingristes, ce genre d'artistes est plutôt rare ; on les considère trop facilement comme des clones et des suiveurs que comme de véritables artistes. Mais ils ont également une réelle importance, tant historique qu'artistique, car leur travail permet de mieux dessiner l'attraction quasi magique que le maître était capable d'exercer.

A côté des quelques dessins d'Ingres conservés au Musée des Beaux-Arts de Dijon où quelques œuvres d'élèves ont également établi résidence, dont un assez passionnant Desgoffe -, le petit dessin du Musée Magnin permet, très avantageusement, de représenter la tendance « troubadour » du classicisme français du XIX^e siècle dans les collections bourguignonnes.



Raymond Balze, *Raphaël chez la Duchesse d'Urbino*, crayon et rehauts d'encre. Dijon, Musée Magnin. © RMN, cl. M. Bellot.